Histoire et doctrines du christianisme latin (Antiquité tardive)
Confesseurs et aumôniers des princes dans l'Occident de l'Antiquité tardive (IV^e-VIII^e siècle)

Conférences de l'année 2011-2012

Philippe Bernard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/1166>

DOI : 10.4000/asr.1166

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 139-142

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Philippe Bernard, « Confesseurs et aumôniers des princes dans l'Occident de l'Antiquité tardive (IV^e-VIII^e siècle) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 120 | 2013, mis en ligne le 02 juillet 2013, consulté le 09 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asr/1166> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.1166>

***Confesseurs et aumôniers des princes dans l'Occident de l'Antiquité tardive
(IV^e-VIII^e siècle)***

La question de la présence (permanente ou temporaire) de clercs (prêtres ou évêques) dans l'entourage des grands, dans l'Occident des IV^e-VIII^e siècles, n'a semble-t-il jamais été véritablement abordée jusqu'ici sous l'angle de l'histoire religieuse, mais toujours par divers biais et de manière asymptotique.

Abordant la question sous un angle institutionnel, les diplomatistes et les juristes se sont en effet prioritairement intéressés au clerc bureaucrate, attaché aux services du palais (« chancellerie », « archives », trésor, bibliothèque, etc.), où il constituerait un personnel qualifié et un soutien fidèle du prince, dans un monde de laïcs de plus en plus analphabètes et d'aristocrates ambitieux et menaçants. De leur côté, les historiens ont préféré retenir un angle d'attaque que je qualifierais de politico-idéologique, qui met en scène le clerc conseiller occulte du tyran, l'« éminence grise », l'« évêque de Cour » intrigant avec fourberie dans l'ombre pour perdre ses rivaux en manipulant le despote. Enfin, les théologiens qui pratiquent la théologie positive ont voulu voir dans la présence de clercs dans l'entourage des princes l'un des aspects les plus significatifs du « tournant constantinien », qui serait marqué selon eux par l'avènement d'un christianisme massifié qui se serait caractérisé, de manière générale, par son opportunisme, son conformisme et sa tiédeur et, plus concrètement, par la procrastination volontaire du baptême, par un recul corrélatif de la pratique eucharistique, et par des interférences entre le « politique » et le « religieux » dont témoignerait le rôle joué auprès des souverains par un certain nombre de prélats bien connus, et dont Ambroise de Milan n'est pas le moindre.

Le pari tenté (et la problématique retenue) par ces conférences est au contraire de relire les sources latines tardo-antiques pour relever toutes les attestations possibles de clercs exerçant des fonctions spirituelles ou ministérielles dans l'entourage des princes. Si les confesseurs et les aumôniers sont en effet des personnages relativement bien connus à partir du XIII^e siècle¹, la question se pose en revanche de savoir depuis quand ce type de clercs exerce des fonctions de cette nature.

On a donc cherché à montrer les limites de la grande thèse d'habilitation consacrée par Josef Fleckenstein à la chapelle aulique des rois carolingiens, ottoniens puis saliens, parue en 1959 : après avoir rapidement évoqué le ministère exercé au palais par les *capellani*, dont elle retient surtout la conservation des reliques et

1. Cf. R. BARRINGER, art. « Confessor, royal », dans J. R. STRAYER (éd.), *Dictionary of the Middle Ages*, III, New York 1983, p. 534-535 ; R.-H. BAUTIER, art. « Confesseur du roi », dans *Lexicon des Mittelalters*, III, Munich-Zurich 1986, c. 125-128 ; X. DE LA SELLE, *Le service des âmes à la cour. Confesseurs et aumôniers des rois de France du XIII^e au XI^e siècle*, Paris 1995 (Mémoires et documents de l'École des Chartes, 43).

la célébration de la messe, elle se consacre ensuite essentiellement à leur rôle de notaires, d'archivistes ou, pour les mieux en cour, d'ambassadeurs². Les chapelains ne sont donc étudiés qu'en tant qu'ils constituent une catégorie spéciale (une sous-espèce) de vassaux royaux, et uniquement sous l'angle de l'accomplissement des missions administratives ou politiques qu'une telle position implique.

On a ensuite cherché à mettre en évidence les soubassements idéologiques (et notamment théologiques) de la réduction du phénomène des clercs de cour, dans le discours de nombre d'historiens, à un aspect du despotisme, en suggérant les cheminements idéologiques parfois paradoxaux qui ont pu conduire la critique patristique (et notamment athanasienne) du phénomène des « évêques de cour » (Eusèbe de Nicomédie, Georges de Cappadoce, etc.), dont le dossier a par exemple été commodément rassemblé dans les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles* de Lenain de Tillemont (mort en 1698), à être réinvestie, mais à des fins toutes différentes, par l'historiographie critique des Lumières (et notamment par Edward Gibbon) et révolutionnaire, comme en témoigne par exemple l'*Histoire des confesseurs des empereurs, des rois et d'autres princes* publiée en 1824 par l'Abbé Grégoire. Dans cet ouvrage, l'ancien évêque constitutionnel de Blois cherche en effet à défendre la thèse selon laquelle l'influence politique occulte exercée, dans l'ombre des souverains, par les confesseurs et les « éminences grises » de toute sorte, constituerait l'un des signes les plus sûrs auxquels on reconnaît l'absolutisme et la tyrannie³. Janséniste et, à ce titre, partisan de la doctrine de la prédestination, Grégoire ne pouvait qu'être hostile aux despotes éclairés qui cherchent à s'appuyer sur des conseillers ecclésiastiques pour pousser leurs sujets à « faire leur salut »⁴.

Enfin, on a cherché à montrer à quel point les approches théologiques du phénomène des confesseurs ont pu être viciées par une conception contestable du « tournant constantinien » et de son impact sur la pratique sacramentelle des laïcs. On sait en effet, au moins depuis Harnack, que le phénomène de massification du christianisme, et les lamentations cléricales sur la tiédeur des fidèles et l'inconduite des clercs, sont bien attestés depuis Origène au moins⁵. Affirmer que ce « tournant sociologique » serait responsable d'un « tiédissement » des assemblées chrétiennes

2. J. FLECKENSTEIN, *Die Hofkapelle der deutschen Könige*, I, Stuttgart 1959 (rééd. 2005) ; plus récemment, cf. G. BINDING, *Deutsche Königspfalzen. Von Karl dem Großen bis Friedrich II. (765-1240)*, Darmstadt 1996. Sur la présence de reliques au palais des rois francs et sur le rôle de custodes joué par les *capellani*, cf. L. PIETRI, « La *capa Martini* : essai d'identification de la relique martinienne », dans *Romanité et cité chrétienne. Mélanges en l'honneur d'Yvette Duval*, Paris 2000 (De l'archéologie à l'histoire), p. 343-357, et J. BARBIER, « Le sacré dans le palais franc », dans M. KAPLAN (éd.), *Le sacré et son inscription dans l'espace à Byzance et en Occident*, Paris 2001 (Byzantina Sorbonensia 18), p. 25-41.

3. Abbé H.-B. GRÉGOIRE, *Histoire des confesseurs des empereurs, des rois et d'autres princes*, Paris 1824, rééd. avec une préface d'A. SOBOUL dans les *Œuvres de l'abbé Grégoire*, 14 vol., Liechstenstein 1977 ; cette série vient d'être rééditée, avec une introduction de R. HERMON-BELOT, *Œuvres de l'abbé Grégoire*, 15 vol., Villiers-sur-Marne 2005.

4. Cf. par exemple J. DUBRAY, *La pensée de l'abbé Grégoire : despotisme et liberté*, Oxford 2008.

5. A. von HARNACK, *Der kirchengeschichtliche Ertrag der exegetischen Arbeiten des Origenes*, J. C. Hinrichs, Leipzig 1918, 1919 (*Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur* 42/3-4).

relève donc à mon sens d'une *laudatio temporis acti*, qui est une simple variation sur le thème de la décadence et l'un des aspects de l'idéologie primitiviste⁶. Or, c'est ce schème théologique qui inspire les travaux de référence consacrés à la pratique de la confession et de la communion sacramentelles des princes laïcs, à la fin de l'Antiquité : il suffit de lire les publications – qui font toujours autorité – du Jésuite Peter Browe (1876-1949) pour s'en persuader⁷.

Ayant ainsi déblayé le terrain, on a traduit et commenté une série de textes latins s'échelonnant entre le IV^e et le VIII^e siècle : vies de saints, chroniques et histoires ont ainsi livré une moisson d'attestations de clercs séjournant à la cour et dont l'une des fonctions essentielles est d'administrer les sacrements au prince qu'ils servent. On a examiné de près le vocabulaire employé pour les désigner, et cherché à montrer que, s'ils se cachent souvent derrière des périphrases assez allusives, le terme « confessor » semble devenir la norme à partir du tout début de l'époque carolingienne, et sans doute même avant. Cette constatation a donc aussi conduit à nuancer la notion de « tournant carolingien ».

Cette enquête a débouché en fin de compte sur une mise à l'épreuve du schéma évolutionniste, implicitement sous-entendu dans nombre de travaux, en vertu duquel le rôle spirituel des clercs gravitant dans l'entourage immédiat des grands aurait d'abord été de garder les reliques vénérées et, plus généralement, les objets sacrés (notamment les livres⁸, qui auraient été investis d'une aura de sacralité, mais aussi la vaisselle et les linges sacrés) collectionnés par le prince⁹, puis, à partir de l'époque carolingienne, de célébrer des messes votives en présence du prince (simple spectateur-bénéficiaire) et à ses intentions, et enfin, à partir du Moyen Âge central, de lui administrer la pénitence et la communion sacramentelles, le prince devenant donc progressivement l'acteur principal de son propre salut. Les clercs attachés à la personne des grands seraient ainsi passés, en quelques siècles, du statut de simples *custodes* à celui de célébrants, puis, dans un troisième temps, de directeurs de conscience *stricto sensu*. Les conférences données cette année auront cherché

6. Cf. par ex. P. C. BORI, *Chiesa primitiva : l'immagine della comunità delle origini* (Atti 2, 42-47 ; 4, 32-37) nella storia della Chiesa antica, Brescia 1974 (nouv. éd. 2006), et Ch. PIETRI, « Mythe et réalité de l'Église constantinienne », repris dans *Charles Pietri. Historien et chrétien*, Paris 1992, p. 1-18.

7. P. BROWE, « Die Kommunion in der gallikanischen Kirche der Merowinger- und Karolingerzeit », dans *Theologische Quartalschrift* 102 (1921), p. 22-54 et p. 133-156, repris dans Id., *Die Eucharistie im Mittelalter. Liturgiehistorische Forschungen in kulturwissenschaftlicher Absicht*, éd. H. LUTTERBACH et T. FLAMMER, Münster 2003 (Vergessene Theologen 1), p. 431-457.

8. Sur la base d'une comparaison entre le *Codex Sinaiticus* de la Bible, qui a peut-être été copié à Césarée de Palestine, à la demande de l'empereur Constantin (cf. T. C. SKEAT, « The Codex Sinaiticus, the Codex Vaticanus and Constantine », *Journal of Theological Studies* 50 [1999], p. 583-625), et le sacramentaire « gélisien ancien », qui a été copié à Chelles dans les années 740, Peter Brown a tenté de suggérer l'existence d'une opposition radicale entre le « livre antique », dont la décoration aurait été rare, et le « livre médiéval », qui serait devenu un objet sacré richement enluminé. Cf. P. BROWN, *The world of late antiquity from Marcus Aurelius to Muhammad*, Londres 1971, p. 176-179 ; B. ZIMMERMANN, « Die Codexillustration als neuer Kunstzweig : Spiegel einer geänderten Funktion des Buches in der Spätantike ? », dans L. V. RUTGERS (éd.), *The use of sacred books in the ancient world*, Louvain 1998, p. 263-285.

9. Sur le trésor des princes, dans le haut Moyen Âge, cf. M. HARDT, *Gold und Herrschaft. Die Schätze europäischer Könige und Fürsten im ersten Jahrtausend*, Berlin 2004 (Europa im Mittelalter 6).

à montrer que cette sorte d'orthogénèse est davantage un schème théologique sécularisé qu'une traduction fidèle de la réalité historique.